

8. Herr Prof. Escher v. d. Linth theilt aus einer Hrñ. Prof. Wolf von Le Sentier zugekommenen Depesche mit, dass dort in der Nacht vom 7. auf den 8. December die Temperatur auf -27° Cels. sank. [A. Weilenmann.]

Notizen zur schweiz. Kulturgeschichte. (Fortsetzung.)

221) (Forts.) Zuch, Genua 1826 VIII 24. Alles bey dem alten. Vielmehr schlimmer als besser. Die Herzogin auf ihrem Sofa krank an Leib und Seele, an Gemüth und Herz; diese Leyden sind unaussprechlich. Ich zu Bette, Tag und Nacht gepeinigt von unsäglichen Stein-Schmerzen, denn das wissen Sie, es ist ganz gewiss, ich habe den Blasen-Stein, und zwar an dem gefährlichsten und empfindlichsten Ort, an der Mündung der Blase. — Unsere unerhörte, unbegreifliche Geschichte, ist immer mehr und mehr in Dunkel gehüllt. Man kann nichts herausbringen als Ungereimtheiten, Absurditäten, die sogar ins Lächerliche fallen. Alle Jahre besuchte mich hier ein alter guter Freund, ein Chevalier de Malte, Namens Ciccolini, in Rom wohnhaft.¹⁾ Dieser kam auch dieses Jahr, ohne den Vorgang meiner Verbannung zu wissen, er erfuhr dieses hier in Genua, bey uns im Hause wohnhaft. Seine Ankunft war mir doppelt erwünscht, da er mir beim Einpacken meiner Instrumente behülflich sein konnte; auch bediente ich mich seiner als Secretär, mein letzter Brief an Sie war von seiner Hand. Kaum war Ciccolini ein paar Tage bei uns, als eines Morgens, contre tous les droits de gens, im Hause, in welchem eine alte kranke Fürstin aus einem alten souveränen Hause wohnt, der Polizey-Director, der Polizey-Secretaire, ein Gendarme erscheint, welche dem Chevalier Ciccolini bedeuten auf der Stelle Genua zu verlassen. Ein Verfahren, das bis zur Stunde unerhört ist; denn die Wohnungen der Ministres, sogar der Consuls, werden von der Polizey überall respectirt,

¹⁾ Wahrscheinlich Abbatc Lodovigo Ciccolini (1767—1854), der bis 1815 Director der Sternwarte und Professor der Astronomie in Bologna, und nach Poggendorf Malteser-Ritter war.

aber die Wohnung einer Herzogin zu Sachsen wird nicht mehr als ein ganz gemeines Wirthshaus behandelt; ihre Diener, ihre Freunde, wie verdächtige Vagabunden, die man über die Gränze schafft ohne zu sagen warum!! Kaum erlaubte man dem Chevalier 24 Stunden, um sich eine Gelegenheit zur Abreise zu verschaffen; er ist vorgestern, von einem Gensdarme beobachtet, nach Rom abgereist, wo ihn vielleicht noch ein anderes Schicksal erwartet!!! — Unser ganzes Haus ist in der grössten Bestürzung. Es ist von der Polizey bloquirt; die Polizey-Commissaires gehen da täglich aus und ein. Unsere Leute haben alle den Kopf verloren, und träumen nichts als von Dolchen, Vergiftungen, Arquebusaden. . . . Das Wahrscheinlichste bleibt, dass der hiesige Erzbischof und die Jesuiten meine Verfolger sind, und Geheimniss beobachten, weil sie nichts Wahres, nichts Verhängliches gegen mich hervorbringen können. . . . Wir erwarten jetzt andere Passeports von Graf Truchsess, und sobald die grosse Hitze vorüber ist, und ich die Bewegung des Wagens ertragen kann, fliehen wir nach Bern. Meine Aerzte erlauben mir dieses noch nicht, weil noch viel Entzündung in der Blase und den umgebenden Theilen ist; diese muss erst gedämpft werden, ehe ich mich auf die Reise begeben darf. Meine Aerzte müssen alle 5 bis 6 Tage Certificate von meinem Zustande nach Turin und Chambery senden. Letzthin wollte mich sogar der Polizey-Director selbst sehen um zu verificiren ob ich auch wirklich krank sey, da man das Gerücht verbreitet meine Krankheit sey nur Verstellung. Ich verbat mir aber eine solche Visite an meinem Schmerzen-Bette, und verwies den Herrn Director auf die viel sicherern Attestate dreyer Aerzte, worunter der berühmte Chirurg Levroni der königl. Familie. So entgieng ich dieser unerhörten, unbegreiflichen Inquisition, dieses wahrhaften Vehm-Gerichts des 19. Jahrhunderts.

Zach, Genua 1826 IX 13: Hiemit folgt der versprochene Brief meiner Herzogin an den König von Chypres, aus welchem Sie den ganzen Statum quaestionis kennen lernen.¹⁾ Graf Truchsess übergibt ihm dem Ministre des af-

¹⁾ Man liest in diesem Briefe nach einer mehr formellen, z. B. den Nicht-Besuch bei Hofe entschuldigenden Einleitung Folgendes:

faïres étrangères so officiel, dass er an den König gelangen muss. Nun ist nichts anderes zu thun, als eine Antwort des Königs abzuwarten, welcher noch immer nicht in Turin ist,

„Mon Grand-maître, le Général-major Baron de Zach, depuis 42 ans serviteur fidèle et loyal de trois souverains de la maison des Ducs régnans de Saxe-Gotha, de feu mon mari et de deux de mes fils, a joué constamment de l'estime et de la considération de tous les membres de la famille Ducale, et de celles de toutes les personnes, qui l'ont connu particulièrement. Son caractère, son intégrité, sa loyauté ont été à toute épreuve, sa réputation toujours intacte. Depuis 25 ans, il est, en qualité de mon Grand-maître à la tête de ma maison et de mes affaires. Il y a onze ans qu'il est avec moi à Gênes, menant une vie extrêmement retirée, uniquement occupé de ses devoirs et soins auprès de moi, et d'ouvrages scientifiques; lorsque tout à coup, sans que j'en eusse été préalablement avertie, et sans expliquer ce qui peut avoir provoqué une mesure aussi sévère, un ordre de Votre Majesté lui prescrivait, d'abandonner spontanément ses fonctions de Grand-maître de ma maison, et de me délaisser en pays étranger, isolée, sans ressource, sans connaissance de mes propres affaires. — Je laisse juger Votre Majesté de ma position! Mon âge, mes grandes infirmités, étant privée de l'usage de mes jambes, et n'écrivant qu'avec peine, me mettent dans l'impossibilité morale et physique de me tirer d'embarras et me plongent dans des angoisses, qui sont au-delà de toute expression. — Depuis une année mon Grand-maître était tourmenté d'un mal, dont il ignorait la véritable nature; les soins de ses médecins, et surtout de l'habile chirurgien Levroni, avaient enfin découvert que sa maladie était la pierre, avec des symptômes de violente inflammation. C'est dans cet état, confiné dans son lit, sans pouvoir se remuer, en proie aux plus vives souffrances, qu'il fut enjoint à ce vieillard de quitter les États de Votre Majesté dans le terme de cinq jours. Il s'appréta à obéir, il avait même demandé et obtenu son passeport, lorsque les médecins ont déclaré, qu'il ne pouvait entreprendre de voyage sans s'exposer aux conséquences les plus graves. Des certificats très bien motivés, et fortement prononcés par la conscience de ses médecins, donnés légalement et à plusieurs reprises par écrit, l'ont sauvé d'une mort certaine qui l'attendait indubitablement en suivant sa première impulsion. — Enfin, je ne puis passer sous silence les circonstances suivantes, qui ont aggravé ma pénible situation. Des agens de police, au lieu de respecter mon paisible et tranquille asyle, sont entrés à mon insçu dans ma maison, sans m'avertir des mesures qu'on allait prendre contre le premier de mes serviteurs indispensable à mon service. Je n'aurais jamais cru, qu'ils viendraient faire chez moi, comme dans la maison d'un simple particulier, des visites domiciliaires, des

man sagt, geflissentlich, um Explication zu vermeiden, allein diese muss er ja doch, auf den Brief der Herzogin geben...²⁾ Es existirt eine starke Verschwörung gegen mich, und man möchte mir gar zu gern das Schicksal des Schulmeisters in Valenzia bereiten. Ein Freund schreibt mir aus einer Provinzialstadt in Frankreich: «On brule ici les ouvrages de Voltaire, de Rousseau, de Pascal, etc., en attendant mieux!» Also bald auch so wie in Valenzia... Ich habe jetzt eine Maschine, mittelst welcher ich im Bette sitzend, noch leserlich schreiben kann; ein wahres und grosses Glück in meiner gegenwärtigen Lage. Pour comble de malheur ist mein Wundarzt Levroni tödtlich krank geworden; man hält heute ein Consilium (abeundi?) über ihn. Alle Fatalitäten vereinigen sich.

intimations, des vérifications! procédés qui, malgré la politesse individuelle, avec laquelle ces Messieurs se sont acquittés de leurs commissions, ont dû blesser, devant tout le public, mon honneur et ma dignité comme Douairière et mère des Princes souverains; procédés qui ont encore été répétés en chassant de ma maison, toujours sans m'en prévenir, le chevalier Ciccolini, pensionnaire du Pape, auquel j'avais donné l'hospitalité chez moi! — Ces événements extraordinaires, dont je ne saurais deviner la cause, ont jeté le trouble et la consternation dans mon ame, et la terreur dans toute ma maison. J'ose donc en appeler à la justice et sagesse de Votre Majesté en la suppliant de vouloir me faire connaître le délit de mon Grand-maitre et de permettre qu'il puisse au moins se justifier.“

²⁾ Der König antwortete auf den Brief der Herzogin am 17. September 1826 Folgendes: „J'ai reçu hier matin la lettre qu'Elle a bien voulu m'écrire en date du 11 courant. Je puis assurer V. A. que j'ai ignoré jusqu'à ce moment que le baron de Zach fut son Grand-maitre, puisque le parfait incognito et pas la moindre apparence de court, qu'il y avait dans sa maison, ne laissait nullement douter qu'elle eut à sa suite un employé qui porta un titre si distingué. Si V. A. eut bien voulu me faire connaître son rang, et celui des personnes qui sont à sa suite, j'aurais pris d'autres mesures pour éloigner de mes Etats une personne que j'ai des raisons pour cela. Vous voyez Madame que si l'on a manqué dans la manière peut-être à des égards du à votre rang, ce n'est que faute d'avoir ignoré le rang des personnes de votre suite, et le parfait incognito que vous avez Madame toujours gardé. Aprésent qu'elle a eut la bonté de me dire, qu'Elle est la Duchesse Donairière de Saxe-Gotha, je donnerai mes ordres, afin que mon Gouverneur prenne ceux de V. A. pour savoir la manière dont elle veut être traitée.“

Ich wollte den berühmten Opérateur Vaccà in Pisa consultiren, — er ist den 6. dieses, nach einer dreitägigen Krankheit gestorben.... Dass Lindenau sich glücklich in Gotha hat operiren lassen, das werden Sie schon wissen. Wir haben Nachrichten von ihm bis zum dritten Tag nach der Operation, — nun fehlen sie uns seit 8 Tagen, dies beunruhiget uns. —

Anhang: Den Brief des Königs³⁾ hat die Herzogin dem hiesigen Gouverneur von Genua, Marquis d'Yenne, lesen lassen, und hierauf eine schriftliche Declaration übergeben.⁴⁾ — Auf diese Declaration hat man mich bis jetzt ruhig gelassen, jedoch nicht ohne wiederholten Anstoss, und Zweifel über meine wirkliche Krankheit, ungeachtet der vielen medicinischen Atestate von vier Aerzten und Wundärzten. Diese Quälereien wurden aber bald gehoben, theils von dem Preussischen Gesandten am Turiner-Hof, Grafen Waldburg-Truchsess, der sich meiner auf Befehl seines Hofes annimmt, theils von dem hiesigen rechtlichen, gutgesinnten Gouverneur, welcher in seinem Herzen das ungerechte und unverantwortliche Verfahren gegen mich wohl einsieht. — Von dem herzoglich Sachsen-Gotha und Altenburg-Geheimen-Gesamt-Ministerium ging folgendes, vom 28. August 1826 datirte Certificat ein: « Der jetzige General-Major und Oberhofmeister Franz Freiherr von Zach, vormals in k. k. Militärdiensten, trat im Jahr 1786 unter der Regierung weiland Herzogs Ernst II. Durchlaucht als Major in herzoglich Sachsen-Gotha-Altenburgische Dienste. Er wurde unter der Regierung

³⁾ Siehe Note 2.

⁴⁾ Die (vom 11. October 1826 datirte) Declaration der Herzogin lautete: „Le Roi dans sa lettre, qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 17 Septembre 1826, m'invite de m'expliquer avec son Gouverneur de Gènes, pour savoir comment je voulais être traitée. En conséquence de cette souveraine intention de S. M. je prie S. E. Mr. le Gouverneur général de Gènes:

1. De vouloir désormais avoir la bonté de faire respecter ma maison.
2. De recevoir ma parole que mon Grand-maitre le Général-major Baron de Zach quittera les Etats du Roi, dès que ses médecins déclareront qu'il pourra se mettre en voyage sans danger.
3. De le laisser en attendant en repos, de ne pas le tourmenter par de nouvelles intimations, visites de police, certificats des médecins, qui ne peuvent que retarder sa guérison par les émotions que de pareilles vexations non méritées doivent lui causer.“

desselben Herzog's zum Oberst-Lieutenant und im J. 1802 zum Obristen befördert. Nach s. Durchl. Ableben ernannte der regierende Herzog August im J. 1804 den Hrn. v. Zach zum Oberhofmeister der verwittweten Herzogin Charlotte Durchl., und ertheilte demselben bald darauf den Character als General-Major. — Während des Zeitraumes von s. Anstellung im herz. Sachsen-Gothaischen Dienste an bis zum Jahre 1806, als die verwittwete Herzogin Durchlaucht Gotha verliess, hat Hr. v. Zach sich stets in Gotha aufgehalten, und sich auf längere Zeit von dieser Stadt nur in der Begleitung Ihrer Durchl. des Herzogs Ernst, und der Herzogin Charlotte auf deren Reisen ein paar-mal entfernt. — Derselbe hat sich während dieses vieljährigen Aufenthaltes zu Gotha, nicht blos wegen seiner gründlichen und ausgebreiteten Kenntnisse in vielen wissenschaftlichen Fächern, sondern auch wegen seines moralischen Characters und seines rechtlichen Betragens die allgemeine Achtung erworben. Dem unterzeichneten herzogl. Geheimen-Ministerium ist nicht bekannt, dass jemals gegen Hrn. v. Zach eine Beschwerde oder eine ungünstige Anzeige bei der Staats-Behörde angebracht worden wäre. — Einem Gerüchte, welches vor Kurzem verbreitet worden seyn soll, als ob Hr. v. Zach mit dem aus Bayern gebürtigen, hier zu Gotha wohnenden Hofrath Weishaupt in Beziehung auf dieses letztern ehemaligen Illuminaten-System in Verbindung gestanden habe, dass er in die, vor 40 Jahren dieses Systems wegen in Bayern stattgefundenen, und namentlich gegen genannten Weishaupt gerichteten Untersuchungen verwickelt und genöthiget worden sey, dieserhalb Deutschland zu verlassen, diesem Gerüchte⁵⁾ kann das herzogl. Ministerium als einem völlig ungegründeten um so zuversichtlicher widersprechen, als Hr. v. Zach gerade um dieselbe Zeit, als die erwähnten Untersuchungen stattfanden, erst nach Deutschland kam, und seit jener Zeit bis zum J. 1806 immer in Gotha gelebt hat. — Der Hofrath Weishaupt, welcher ein Jahr früher (1785) in herzogl. Sachsen-Gothaische Dienste trat, hat seit jener Zeit nicht nur in keiner solchen Verbindung mit dem

⁵⁾ Es wurde sogar behauptet, es sei Zach zum Tode verurtheilt worden.

Hrn. v. Zach gestanden, welche die Aufmerksamkeit oder den Verdacht des Gouvernement's hätte auf sich ziehen können, sondern er hat auch seit seinem Eintritt in Gotha, wo er noch lebt, bis jetzt ein ruhiges und harmloses Leben geführt, und den Staatsbehörden nie Anlass zu einer Beschwerde gegen sich gegeben. Es sind demselben sogar von Seiten S. M. des höchstseligen Königs Maximilian Joseph von Baiern, seit s. M. Regierungsantritt im J. 1799 vielfache Beweise der Theilnahme und des Allerhöchsten Wohlwollens gegeben worden, ins besondere dadurch, dass des Königs Majestät die Söhne des Hofrath Weishaupt in Allerhöchst ihren Diensten angestellt haben. — Das unterzeichnete Geheime Ministerium hat sich verpflichtet erachtet, die vorbemerkten, einen herzogl. Staats-Diener betreffenden Umstände, mittelst des gegenwärtigen urkundlichen Zeugnisses der Wahrheit gemäss zu bekräftigen.«

Zach, Genua 1826 IX 20. In den eilf Jahren, die ich in Genua verlebt habe, habe ich nie einen Fuss in das Haus eines Genuesers gesetzt, ausser in das Comptoir unsers Banquiers. Ich frequentire kein Kaffeehaus, kein Théâtre, keine Lesegesellschaft, keine Dinners, keine Soupers, keine Bälle etc. Sie sehen, dass man nicht weiss was man erfinden und erdichten soll, um mich confitentem reum zu finden, und auf den Scheiterhaufen, wie in Valenzia, zu bringen oder mir wenigstens, wie dem Sprachmeister in Belgrad, beyde Hände abzuhauen! Das steht noch alles zu erwarten; auf der Folter lieg' ich ohnehin schon, von unsäglichen Stein-Schmerzen geplagt. Noch immer kann ich mich nicht mobil machen, und muss im Bette sitzen, liegen, essen, trinken, lesen, schreiben und wenig schlafen. Gott allein weis es, was aus mir noch werden soll! Vielleicht, ich befürchte es, muss ich den Winter noch hier bleiben, vielleicht, ich wünsche es, noch hier eingescharrt zu werden. Ich habe es satt, und seufze wie Hiob: Quare de vulva eduxisti me? — Endlich haben wir erfreuliche Nachrichten von unserm Freund Lindenau erhalten. Er hat den 1. Sept. selbst geschrieben. Die Operation ist glücklich von statten gegangen, und er ist auf dem besten Weg der Genesung. . . . Ach liebster Freund! in welchen Zeiten leben wir! und welche Zeiten erwarten uns noch? Wenn man

so leichtsinnig, so leidenschaftlich, so grundlos mit der Ehre, dem guten Ruf, und dem Leben seiner Mitmenschen spielt, so ist niemand mehr sicher, auch der rechtschaffenste Mann nicht, ruhig in seinem Bette zu sterben. — Wie es der Herzogin bey solchen Umständen geht, können Sie leicht erachten, doch diese Frau hat, wie Sie wohl wissen, eine starke Seele, und verträgt physische und moralische Leiden, besser als wir Männer, die grosse Philosophen in Schriften, aber nicht im menschlichen Leben sind. Sie lässt Sie recht herzlich grüssen, und kann es nicht erwarten, Sie alle bald selbst zu sehen im hohen Alpen-Lande, wo man auf die verdorbene Ultramontanische Menschheit mit Indignation und Verachtung herabsehen kann; zum wenigsten ist man an einem Sicherheitsort, wo uns kein Stilet und keine Cioccalata alla Clementina erreichen kann.

Zach, Genua 1826 IX 30. Ich liege noch immer in Genua Niet- und Nagelfest, und kann so wenig als der Leuchthurm von da weggeschafft werden. — Nach Aussage vier anderer Aerzte, die vergangenen Sonntag abermal ein Consilium über mich gehalten haben, kann ich mich unmöglich, ohne Lebensgefahr auf Reisen begeben, wegen der äusserst heftigen Blasen-Entzündung, an welcher ich leide. Diese Art Inflammation ist gewöhnlich sehr hartnäckig, und kann nur langsam fortgeschafft werden. Ist solche aber gehoben, und ich kann die Bewegung des Wagens vertragen, so soll ich sofort nach Paris reisen, und mich in die Hände eines dortigen berühmten italienischen Wundarztes Namens Civiale begeben, welcher Methode und Werkzeuge erfunden hat den Blasenstein zu zermalmen, und alsdann den Sand und Gries durch eine Wasserfluth aus der Blase herauszuwaschen. . . . Ich werde noch immer mit Aderlassen, mit Blut-Igel, mit Abführungsmitteln, mit Opium, mit Magnesia, mit Einreibungen von Belladonna-Extract geplagt und gepeinigt. Wenn dies mir auf ein paar Tage Ruhe verschafft, so kommen die unausstehlichsten Schmerzen wieder. . . . Ich kann nicht stehen, nicht gehen, nicht sitzen, ohne die allerheftigsten Schmerzen zu empfinden; ich kann nur liegen, daher mir das schreiben im Bette so sauer wird. . . . Sie sehen aus allem diesem, dass wir wahrscheinlich den ganzen Winter hier werden zubringen müssen; denn

wenn ich auch insoweit hergestellt bin, dass ich eine Reise unternehmen kann, wie soll ich im December, Januar, Februar meine kranke Herzogin fortschaffen? Wir werden alsdann das Frühjahr abwarten müssen, welches auch die Meinung aller unserer Aerzte ist. . . . Zum Unglück haben wir nun alle unsere Sachen fortgeschickt, und wir haben nichts mehr bey uns als was Reisende mit sich führen können. Ein Theil der schweren Bagage ist schon nach Bern abgegangen, und vielleicht schon angekommen. Die viel schwerere geht zur See nach Hamburg. . . . Nun kann ich nicht mehr weiter, ganz erschöpft sinke ich auf mein mit Thränen befeuchtetes Kopfkissen zurück.

Zach, Genua 1826 X 7. Ich erwarte jetzt Hr. von Lindenau alle Stunden, und glaube sicher, dass er über Bern gegangen seyn wird, da er glaubt, dass er uns unter Weges noch treffen kann, und noch nicht wusste, dass selbst ein Archimedes mich nicht in Bewegung setzen könnte, und dass, wenn ich flott gemacht werden kann, ich stracks zu Civiale nach Paris (über Bern versteht sich) segeln muss. . . . Lindenau will mich jetzt nach Strassburg bringen, wo ein berühmter Operator seyn soll, welcher den Steinschnitt über 100 mal, und jedesmal glücklich, vollbracht hat. Allein mein Zutrauen ist zu Civiale.

222) Herr Professor Brügger in Chur hatte die Güte mir in Fortsetzung seiner unter Nr. 193 abgedruckten Mittheilung die jetzt selten gewordene Schrift »Ursprung, Herkommen, Geschlechtsregister und Lebensbeschreibung der Stammhalter des altadelichen Geschlechts derer von und zu Hohen Realta, genannt Jäcklin. Aus authentischen Urkunden beschrieben und herausgegeben von H. L. Lehmann, Kandidat der Gottesgelehrtheit. Erstes Stück. Chur 1783 in 8« zuzuschicken. Derselben ist eine Stammtafel besagter Familie beigegeben, und in dieser findet sich wirklich ein Ruinel Jäcklin verzeichnet, der 1617 geboren wurde, 1642 eine Dorothea Rampe heirathete, mit ihr 10 Kinder erzeugte, von denen ein Sohn Dietrich (1643—1721) das Geschlecht weiter fortpflanzte, und seinem Sohn (1672—17..) nach der in dieser Familie einheimischen Sitte wieder den Namen Rudolf Ruinel des Grossvaters bei-

legte, wie erselbstnach seinem Grossvater Dietrich (1584—1644) benannt worden war, dessen Frau, die mit ihm 1615 verheirathete Anna Sophia de Ruinelli, offenbar den Namen Ruinel in die Familie eingeführt hatte. Unser Ruinel Jäcklin starb 1667.

223) Ueber den IV 306—307 kurz erwähnten Zürcher-Theologen und Alchymisten Raphael Egli vergleiche auch »Strieder, Grundlage zu einer Hessischen Gelehrten- und Schriftsteller-Geschichte« III 299—318, wo namentlich ein ausführliches und durch viele Noten erläutertes Verzeichniss seiner Schriften gegeben wird.

224) Das »Bulletin 66 de la Société Vaudoise des sciences naturelles« enthält eine von Professor A. Jaccard in Neuenburg entworfene biographische Notiz über den verdienten Geologen Gustave Campiche, 1809 zu La Sagne bei St-Croix geboren, und 1870 als Préfet, Arzt und Naturforscher zu St-Croix, wo er sich 1847 nach früherem Aufenthalte in Rolle etablirt hatte, verstorben. — In demselben Bulletin findet sich eine Notiz von Oberst Burnier über »Willommet, Traité de la grandeur des mesures (Berne 1698 in 4)«, in welcher beiläufig auch des von Franz Samuel Wild gemachten Vorschlages gedacht wird, den Sonnendurchmesser als Prototyp einzuführen. Ich verweise auf die Herrn Burnier offenbar unbekannt gebliebene Notiz, welche ich in meinen Biographien (II 289—291) über Vorschlag und betreffende Schrift von Wild gegeben habe.

225) Für den I 444 beiläufig erwähnten Baslerischen Botaniker und Anatomen Joh. Jacob Huber vergl. VI 224—236 des 223 erwähnten Werkes von Strieder, — ebenso für den III 198—199 kurz besprochenen Baslerischen Physiker Abel Socin in demselben Werke XV 86—89.

226) Als fernerer Beitrag zu dem unter 178 verzeichneten mathematischen Verlage von Bousquet ist das ebenfalls classische Werk

»Traité de la comète qui a paru en Décembre 1743 et en Janvier, Fevrier et Mars 1744. On y a joint diverses observations et dissertations astronomiques. Par Mr. J. P. Loys de Cheseaux. A Lausanne et à Genève, chez Marc-Michel Bousquet et Compagnie. 1744 in 8.«
beizufügen.

227) Als Nachtrag zu IV 317 — 348 mag der Vollständigkeit wegen der in dem Festbericht über die »Achte Jahresversammlung des Schweizer-Alpen-Club in Zürich am 2., 3. und 4. September 1871. Zürich 1871 in 8« abgedruckte »Vortrag von Herrn Prof. Osw. Heer: Conrad Escher von der Linth.« erwähnt werden, obschon derselbe nach Zweck und Ausdehnung kaum zu dem von mir entworfenen und wie es scheint Heer unbekannt gebliebenen Lebensbilde, geschweige zu dem von ihm vielfach citirten und auch von mir zur Grundlage gewählten Hottinger'schen Buche Wesentliches beifügen konnte.

228) Die von Dr. Meyer-Hofmeister für das Neujahrsblatt zum Besten des Waisenhauses in Zürich für 1871 und 1872« geschriebene Monographie: »Die Aerzte Zürichs« enthält reiche Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften in der Schweiz, die aber bei ihrer ohnehin gedrängten Kürze nicht wohl eines Auszuges fähig sind.

229) Zur Ergänzung der II 353 — 404 gegebenen Biographie von Horner habe ich in Folge einer verdankenswerthen Mittheilung von Herrn Banquier Adolf Pestalozzi anzuführen, dass er auch Mitglied der Künstlergesellschaft war, und viermal (1818, 1819, 1832 und 1833) die Versammlungen in Zofingen präsidirte, dieselben jedesmal mit einer gehaltreichen Rede eröffnend, für deren erste ihm seine Reise-Reminiscenzen über die ausser-europäischen Kunstbestrebungen den Stoff gaben, — während er in der zweiten nachwies, wie auch für den Künstler mathematische und naturwissenschaftliche Kenntnisse wünschenswerth, ja zum Theil nothwendig seien, — in der dritten und vierten aber nicht umhin konnte der politischen Umgestaltung im Vaterlande zu gedenken, und der Gesellschaft zu wünschen, dass sie die momentane Zerfahrenheit überwinden, und zu dem fröhlichen und geistigbewegten Leben ihrer ersten Jahre zurückkehren möge.

230) Mehrjährige Nachforschungen über den II 213 — 214 und später wiederholt erwähnten Samuel-Rodolphe Jeanneret und seinen literarischen Nachlass hatten zwar nicht ganz den erwünschten Erfolg; aber dennoch ist durch die unermüdete Mithilfe von Herrn Professor Henri Welter (früher in Boudry, jetzt in Genf) wenigstens Einiges über diesen Mann zu Tage

gefördert worden, das in den folgenden Zeilen für die Nachwelt aufbewahrt werden mag: 1) Gab ein noch lebender Neffe von ihm durch Vermittlung von Herrn Fritz Berthoud in Fleurier folgenden Bericht ab: »Je ne puis malheureusement rien dire sur le compte de mon oncle Samuel Jeanneret que je me rappelle bien avoir vû, mais il était alors en enfance. — Il s'était occupé de mathématiques, d'astronomie, de météorologie, et je crois aussi de chimie. Il avait été architecte; c'est lui qui fit le plan de l'hotel de ville d'Orbe. Il écrivait dans l'Encyclopédie qui s'imprimait je crois à Yverdon. Nous croyons qu'il devait avoir laissé des Manuscrits, mais Mr. N*** qui soignait les affaires de mon oncle Théophile fit bruler dans la cour à Granson une immense quantité de papiers — deux chars dit-on, — parmi lesquels il y avait certainement quelques ouvrages achevés et d'autres seulement commencés ou ébauchés, car mon oncle écrivait beaucoup. — Mon oncle est mort, je crois en 1827, à Granson où l'on pourrait avoir la date précise. Quant à sa naissance il faudrait s'adresser à Saint-Aubin étant né à Vauxmarcus, berceau de la famille, — au moins je le pense. — C'était un excellent homme; il allait à pied par la pluie plutôt que de mouiller ses chevaux. Il était très bague et quand les mots ne voulaient pas venir, il lançait un juron et alors ça décrochait. — Nous n'avons absolument rien de lui et nous ne savons rien de plus positif.«

— 2) Gab Herr Pfarrer Fels in Grandson, an den ich mich schon vor Jahren vergeblich gewandt hatte, schliesslich durch Vermittlung eines Amtsbruders folgenden Bericht ab: »Voici la seule inscription concernant Jeanneret que je trouve dans mes registres. Le 25 Août 1826. Samuel Rodolphe Jeanneret fils de feu Jonas et de . . . née Rognon, bourgeois de Grandson et de Neuchâtel, vivant syndic de cette ville, y est décidé le 24 dit, âgé de huitantesix ans et dix mois ¹⁾. — Quant à la date de naissance les registres qui en contiennent l'inscription ²⁾, ayant été transportés aux

¹⁾ Man darf also wohl mit Sicherheit annehmen, dass Samuel Rudolf Jeanneret im October 1739 geboren wurde.

²⁾ Unter der übrigens nach obigem Briefe des Neffen wahrscheinlich unrichtigen Voraussetzung, dass er in Grandson geboren sei.

archives de Lausanne, c'est là qu'il faudrait s'adresser pour en obtenir l'indication précise. — Pour ce qui concerne enfin les lettres qui pourraient encore exister, je doute fort qu'il y en ait à Grandson, où la famille Jeanneret n'a laissé aucun parent et où peu de personnes même se souviennent seulement de leur concitoyen célèbre.« — 3) Ferner kann ich aus Holzhalf, Jeanneret (v. 100), etc. nachfügen, dass der Vater Jonas Jeanneret, der als Lieutenant-Baillival (Statthalter des Landvogts) nach Grandson gezogen war, daselbst 84 Jahre alt starb und Samuel Rudolf zum Nachfolger hatte, — dass ferner die Mutter von St. Aubin gebürtig war. — Samuel Rudolf, der in Basel unter Daniel und Johannes II Bernoulli studirte, concurrirte gemeinschaftlich mit seinem Freunde und Studiengenossen Johannes III Bernoulli um den von der Lyoner-Academie für die beste Beantwortung der Frage: »Ueber die richtige Gestalt der Ruderplatten« ausgesetzten Preis, und sie hatten die Freude, dass ihre Arbeit am 25. August 1760 gekrönt wurde. Der derselben beigegebene, und damals eröffnete Brief lautete: »Les auteurs de cette pièce sont deux amis et compagnons d'étude, qui y avons autant, ou pour parler plus exactement, aussi peu de part l'un que l'autre; l'un de nous est neveu de Monsieur D. B. Professeur de Physique et fils de Monsieur J. B. Professeur en Mathématiques de cette ville, il fait tous ses efforts pour profiter des instructions de ces Messieurs, et pour se rendre digne du nom de ses ancêtres. Comme c'est Monsieur D. B. qui veut bien se charger de lui enseigner la Géométrie appliquée dont il a lui-même si fort reculé les bornes, c'est aussi à lui à qui nous sommes redevables de ce qui a pû mériter votre approbation dans ce Mémoire. — Nous avons l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Messieurs, Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs J. B. et S. R. J.« — Die Abhandlung selbst findet sich unter dem Titel: »Recherches sur les moyens de perfectionner les Rames des Galères. Question proposée par l'Académie des Sciences de Lyon pour l'Année 1760«, unter Beigabe des obigen Briefes, im fünften Bande der »Acta Helvetica (1762)« abgedruckt.

231) In der 221 angedeuteten Weise folgen nun die Briefe von Zach an Horner und Schiferli von 1827 bis zum Tode des verehrten Schreibers nach ihrem Datum geordnet:

Zach an Schiferli, Genua 1827 III 12. Werden Sie es mir verzeihen, dass ich so lange auf alle Ihre liebevollen Briefe und Anfragen nicht geantwortet, und gar kein Lebenszeichen von mir gegeben habe? O ganz gewiss, denn Sie sind ein einsichts- und nachsichtsvoller Freund, welcher nur allzugut weiss, wie blutsauer mir im Bette, auf einem Arme liegend, und unter den heftigsten Schmerzen, das schreiben wird. Dann hatte ich ja nichts zu berichten, als dass ich immerfort leide, unausstehlich leide. Ferner stand ich unter Civiales Zangen, Brech- und Bohreisen, und bis diese Experimente nicht vorüber waren, konnte und wusste ich nichts bestimmtes zu berichten. Da nunmehr alle diese Versuche vorüber sind, so kann ich davon bestimmten Rapport, sowie von unserm künftigen Reiseplane abstaten. — Nach langem Bitten, hin- und her-schreiben, und verschiedene andere Fatas, unter anderen eine zufällige Vergiftung des Herrn Civiale durch Schwämme, ist dieser berühmte Mann den 22. Febr. hier in Genua angelangt. Den 24. und den 26. wurde ich mit seinen Instrumenten, nicht ohne grosse Schmerzen, sondirt, und die ganze Blase auf das allergenaueste explorirt; dann wurde folgendes Urtheil gesprochen: 1. Ich hätte mehrere Steine in der Blase; ihre Anzahl lässt sich nicht bestimmen, aber zum allerwenigsten hätte ich deren drey. 2. Zum Glücke sind solche alle klein und lassen sich mit seinen Instrumenten zermalmen und fortschaffen. 3. Diess könnte aber nicht in Genua geschehen, ich müsste nach Paris kommen, wo ich alsdann ganz gewiss von allen meinen Steinen befreyt werden würde. Die Operation könnte wohl in 3 bis 4 Wochen vollbracht werden, sie könnte aber auch so viele Monate dauern, und in diesem Fall, welchen man nicht vorhersehen kann, könnte er nicht so lange von Paris wegbleiben.... Herr Civiale schlug daher vor, ich sollte nicht die für mich höchst beschwerliche Reise über die Alpen machen, sondern von hier zu See bis Marseille gehen, und von da mit der Post über Aix, Avignon, Vienne, Lyon und durch die Bourgogne bis nach Paris kommen; diess würde ich auf den schönsten französischen Chausseen, ohne Berge und Flüsse, oder Uberschwemmungen zu befürchten, sehr gemächlich und ohne Gefahr, in einer bequemen Dormeuse thun

können. Die Herzogin würde alsdann über den Mt-Cenis durch die Schweiz nach Hause reisen. . . . Meine arme Herzogin hat einen erbärmlichen Winter gehabt; zwey Monate lang wurde sie mit unausstehlichen Schmerzen, von der Gicht geplagt; sie wurde bettlägerig, und ist es noch, und an allen Gliedern lahm. Gottlob, es geht nun etwas besser, Geschwulst und Schmerzen haben nachgelassen, der Schlaf und Appetit hat sich wieder eingestellt und die Aerzte zweifeln nun nicht mehr, dass die warme Witterung sie nun bald ganz herstellen wird.

Zach an Schiferli, Genua 1827 IV 26. Noch am Leben, aber mehr und schlimmer als todt, habe ich nur noch so viele Kraft Ihnen verehrtester Freund eigenhändig mit wenig Worten den Todt meiner unvergesslichen Gebieterin und unersetzlichen Wohlthäterin zu melden. Dieser nun verklärte Engel verliess gestern den 25. April um 7 1/2 Uhr des Morgens unser elendes Jammerthal, ohne es zu wissen. Sie entschlief sanft und ruhig, den Todt des Gerechten. Wir ahneten alle nichts von Gefahr, selbst nicht die Aerzte. Die hohe Kranke litt den ganzen Winter, wie gewöhnlich, wie so oft, wie so lange an der Gicht. Keine Spur von Gefahr, dies versicherten die Aerzte noch am Vorabend ihres Hinscheidens um 10 Uhr; jedermann war in der Erwartung einer ruhigen Nacht und eines erquickenden Schlafes. Die hohe Kranke brachte diese Nacht auch wirklich ruhig zu. Am folgenden Morgen um 6 Uhr fanden die Aerzte die Kranke sehr schwach, mit Beklemmung auf der Brust. Noch immer keine Rede von naher Gefahr, sie verordneten Ziehpflaster am Arm und Bein, die Kranke schlummerte mit erschwerter Respiration, ganz unvermuthet und plötzlich hörte diese auf, und die Leidende, die Dulderin — war nicht mehr! Sie wusste nichts vom Tode, niemand wusste davon; sie schlief ein, ohne Bewegung, ohne Zuckung, ohne Kampf. Die Gicht hatte sich auf die Lungen geworfen, und sie hörte auf zu leben.

Zach an Schiferli, Genua 1827 V 3. Sie glauben mir es gewiss aufs Wort, dass ich so verwirrt, so confus in meinem Kopfe bin, dass ich kein Wort mehr von allem dem weiss, was ich Ihnen in meinem letzten Brief, in meiner ersten Angst und Noth geschrieben habe. Sie werden sich vielleicht

darüber wundern, dass ich in meiner gegenwärtigen jammervollen Lage nicht ganz den Verstand verlohren habe, ja, dass ich sogar noch lebe!... Nun liege ich armer, elend-kranker, unbehüllicher Mann ganz allein, ganz verlassen da. Graf Truchsess ist mein Schutz, mein Trost, mein Retter und mein Erlöser. Was dieser liebe Mann, dieser edle Menschenfreund, für die Höchstselige und für mich gethan hat, geht über die Macht aller Sprachen und aller Symbole. — Was soll ich Ihnen nun sagen, was aus mir werden wird? Wenn es nach meinem Wunsch und Willen ging, das, zu was auch Die geworden ist, an der mein ganzes Leben hing, das nur durch sie einen Werth hatte; aber nunmehr ist auf dieser Welt für mich alles vollbracht. Es gibt nichts mehr... Graf Truchsess und alle meine Freunde wollen mich nach Paris zu Civiale schicken, um sein gewisses und feyerliches Versprechen zu erfüllen mich von meinen Steinen zu befreien. Um diese Reise anzutreten, erwarte ich nur einen von Hofrath Stark in Jena empfohlenen Chirurgen, den mir Hr. v. Lindenau schickt, und welchen ich stündlich erwarte, der mich nach Paris begleiten, meine Cur da abwarten, und wieder zurückbringen soll. — Ehe ich Genua verlasse, schreibe ich noch, und melde bestimmt den sehnlichst erwarteten Tag meiner Abreise.

Zach an Schiferli, Genua 1827 V 12. Nur Wunder, dass ich meinen Verstand nicht längst verloren habe, da doch sonst alle animalischen Functionen bei mir aufgehört haben. Ich esse nicht mehr, ich schlafe nicht mehr, ich lebe nur vom bittersten Gram, und auch dieser kann mein Hertz, meine Sinnen, meine Empfindungen nicht zum ewigen Stillstand bringen!... Eine zu grosse Empfindlichkeit mag wohl eine schöne Tugend seyn, sie macht aber nicht glücklich. Der alte unempfindliche 99jährige Fontenelle kannte unsere erbärmliche, müheselige Menschheit besser. Er sagte: « Pour être heureux dans ce monde, il faut avoir l'estomac bon, et le cœur mauvais! » Ist diess nicht horrible? Aber leider wahr. (Forts. folgt.)

[R. Wolf.]